

## Au-delà du désir de durer

*Rien n'existe qui n'ait ce sens insensé -commun  
aux flammes, aux rêves, aux fous-rires-  
en ces moments où la consommation se précipite, au-delà du désir de durer.  
G. Bataille, L'impossible*

À l'inertie dépressive de l'époque, Dominique Castell répond par Watteau : « La légèreté de Watteau me plaît », lance-t-elle. Elle sait que le rose aux joues et le sentiment solaire n'effaceront pas la noirceur plombée de l'actualité, mais embarquer pour Cythère n'a pourtant rien d'une fuite d'esthète, c'est un mode de vie, une conscience pathétique (c'est-à-dire une conscience d'abord sensible, empathique, mais sans pathos) revendiquée du temps. Mais Watteau consonne plus subtilement encore avec son travail : vers 1715 il peint une petite toile au titre énigmatique : *L'Amante inquiète* : une jeune fille, rose aux joues, roses et fleurs de lin coupées dans les mains, flottant sur les plis de sa jupe, expose son corps alangui, fondu sous le soleil de midi. Elle sourit dans le vague, dans le flou des formes baignées dans la lumière d'un été naissant. Elle est autant le paysage qui l'entoure que le paysage est elle. D'où sourd alors l'inquiétude ? Peut-être moins de la tristesse prospective de la passion que de la mélancolie subtile qui envahit tous les amants de l'été à la date du solstice : après le long désir de chaleur, couvé tout l'hiver, ils savent que les jours n'iront qu'en diminuant.

Les oeuvres de Dominique Castell sont empreintes du même mélange subtil de légèreté et de mélancolie, de chaleur et d'inquiétude au sens singulier que la pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle donnait à ce terme : ce qui confusément nous anime, nous meut, nous maintient en vie au dépens de la quiétude et du repos, comme une revanche de la sensibilité sur la raison, des émotions et du sentiment sur le concept. Du pathétique sur la conscience raisonnée, de la finesse sensible sur le géométrique. On ne sent pas seulement avant de comprendre, on ne comprend que parce que l'on sent d'abord. Si l'on définit canoniquement l'esthétique depuis Kant comme le libre jeu de l'entendement et de la sensibilité, on pourrait ajouter qu'elle est d'abord ce *climat* où la chaleur du sensible dissout implacablement les concepts.

C'est ce climat affectif et esthésique où le corps source et réceptacle de chaleur, devient le théâtre d'un sentiment amoureux qui n'intériorise pas le monde, mais l'accompagne fébrilement, que reconstruit sans le raconter Dominique Castell. Son parcours n'est pas une chronologie du sentiment amoureux, mais les stades d'un processus d'ébullition où le sentiment érotique fait fondre la limite raisonnable du sujet et de l'objet où il est tout à la fois présence au monde et dessaisissement sublime de soi.

## **L'inquiétude**

Là où Watteau peignait des roses et des fleurs de lin sur le lin de la toile, bouclant la matière dans la forme, Dominique Castell, dans *El Jardin*, dessine au soufre et au crayon rose avec une précision diabolique le fouillis du maquis pyrogène. Les formes ici ne flottent pas, elles ouvrent des fragments de mondes inextricables. C'est une autre boucle : les plantes chargées de lumière et de chaleur, rosées de crayon et de soufre sont chargées comme le seraient des particules. Elles forment dans l'alternance de zones infiniment précisées et de grandes plages inachevées, des boucles d'intensité. C'est le stade de l'attente, du désir gonflé, saturé d'énergie qui cherche à se dépenser. De l'hydrogène aspirant à devenir hélium dans une fusion cosmique.

Le rose monte aux joues du maquis. C'est le premier stade de l'émotion amoureuse : l'intensité. « Il arrive même, dit-elle, que la chaleur du sentiment amoureux, l'intensité du désir, la brûlure du manque accompagnent et amplifient ma lecture du paysage ».

Souffrance dit manque et attente du destinataire : souffrir c'est porter, c'est supporter, c'est languir. Moment de l'intériorité lente où l'on fait croître sa flamme. C'est le stade où Werther est resté coincé. De son désir, ne surnage que les souffrances, de sa flamme que les brûlures. Son désir est en souffrance, il ne peut que lutter entre la lumière cruelle de sa raison et la fournaise de son émotion pathétique. Werther c'est l'homme-flamme, l'homme pyromane qui a mis le feu à une génération de romantiques en se brûlant la cervelle. Contagion pathétique de la sensibilité, ravage du sentiment.

Mais les pièces de Dominique Castell nous montrent que le stade du désir, de l'attente n'est pas simplement l'expansion inévitable du sentiment sur le dehors, de l'état d'âme sur l'état du monde, c'est encore la montée en puissance de la flamme, du désir de se consumer, commun aux plantes pyrogènes du maquis, aux mots de la déclaration d'amour, au bûcher d'allumettes. Tout ici est en puissance. Tout est tapis dans l'attente de l'étincelle fatale. Le contraste entre le détail et la ligne inachevée, c'est le dessin qui prend feu, les entrelacs qui consomment la blancheur du papier. Ce sont des ornements sans ordres. La constellation des mots de la déclaration « Soufre que.. » sonne comme la menace d'un embrasement généralisé.

Un auteur singulier, parti initialement pour écrire une thèse sur la pastorale et amoureux d'un roman du XVII<sup>e</sup> (*L'Astrée* d'Honoré D'Urfé) et d'une région, Le Forez, a su donner un nom définitif à la nature de ce sentiment : le sentiment géographique. C'est le titre de ce texte inclassable de Michel Chaillou qui célèbre sublimement les noces de la langue et du paysage, de la littérature et du pays, du sentiment et du savoir. Il y montre que le paysage s'incurve sous l'effet du sentiment, comme le sentiment abrite la terre sur laquelle il veut se déployer. Il suffit d'être attentif à ses moments frontières, ses états-limites où le sujet se dessaisit doucement de lui-même : le rêve, le sommeil, l'hypnagogie... Autre figure de légèreté lestée : le rêve, impondérable et évanescent qui apporte pourtant sa terre...

Le sentiment amoureux qui circule entre ces pièces, *Maquis*, *Soufre*, *Bûcher*, n'est

pas l'aspiration du moi à dissoudre le monde dans l'état d'âme, mais plutôt un flux sans origine situable, un point de contact entre le monde et le sujet amoureux. C'est la flamme qui a promis à ce qu'elle consume de le faire danser dans les airs.

### ***L'exercice, les lignes***

Dominique Castell nous guide vers le deuxième stade de cette légèreté pondérée, autre étape du désir amoureux : l'échauffement. C'est l'exercice appelé par l'intensité et qui pour l'instant la domine, la canalise. Elle déroule, avec ses pas de danseuse, *Echauffement*, un fil blanc, léger qui danse sur le fond toujours noir de l'époque. Les pas de la danseuse s'exercent, recherchent la justesse du pas, indifférents à l'espace qu'ils sont pourtant en train d'orner.

Double sens de l'échauffement : monter en température et préparer les muscles à l'effort futur. Effusion et exercice, spontanéité et effort. Il faut s'exercer pour se laisser aller, s'échauffer pour laisser les pas et les lignes se dessiner. Les pieds s'échauffent, l'esprit danse, les pas tangent vers l'image fuyante et mouvante du pas qui s'apprend. Ni visuelle, ni motrice, l'image vers laquelle incline les pas de la danse, le corps dansant, Bergson, au terme d'une analyse de l'effort, l'appelle finalement un *schéma*. Le mouvement juste que le corps se prépare à exécuter en s'échauffant est à la fois physique et abstrait. C'est donc logiquement que Dominique Castell confronte le dessin animé de l'échauffement de la danseuse et les boucles blanches infinies d'un geste délié de toute intention claire. Ces *Exercices* sont comme des schémas, dessins tout autant visuels que moteurs, ils montrent d'abord la trace du geste qui dessine. Les dessins au crayon blanc, *Exercices*, constituent bien ici cette expérimentation continue, cette «éclipse de la volonté» dont elle parle lorsqu'elle évoque sa pratique du dessin. Des pistes de liberté. Face à face : les pas des échauffements et leurs traces, leurs lignes habituellement invisibles ou seulement sonores que tracent les pieds dans la danse, et simultanément, les gestes sans cesse repris et sans cesse nouveaux du dessin délié de toute intention représentative. Comme un exercice physique et spirituel, une répétition, une manie, l'obsession d'un geste inlassablement répété, une « ligne d'erre » aurait dit Ferdinand Deligny. La chaleur dilate aussi l'esprit.

### La danse et le vague

C'est donc paradoxalement dans l'exercice, l'habitude, la répétition que la fluidité du geste, la virtuosité de la main ou du pied pourront s'acquérir. La danse de la main pourra ainsi tracer les lignes de la danse des pieds. Mais on s'échauffe aussi pour se perdre soi-même, pour se déprendre de soi, pour ne pas mettre en péril l'automatisme aveugle et juste du geste sûr et pour espérer s'enflammer. Le danseur doit évoluer en oubliant les pas qu'il effectue. On s'échauffe pour danser et voler, pour créer, pour arrondir les angles cruels en douces volutes, pour s'arracher

à l'inertie de la laideur. On s'échauffe pour fluidifier le monde, pas pour le fuir. Et encore...plutôt pour retrouver la fluidité native du monde. Le pas, la marche, la danse sont des chutes rattrapées, des inclinaisons légères. Là aussi, vus à un rythme suffisamment rapide, ce sont des flammes qui dansent.

*Le bal d'été* : deux danseuses évoluent en boucle dans le cercle de la piste, emportées par la tiédeur du soir d'été et la chaleur du tango argentin. L'animation répond aux exercices et aux échauffements précédents : l'image déborde de la piste, l'émotion s'étend, se répand, se partage, le fond noir disparaît. La chaleur des affects et du climat défait les peurs. *Des mêmes membres composant, décomposant et recomposant leurs figures, ou de mouvements se répondant à intervalles égaux ou harmoniques, se forme un ornement de la durée...*Cet ornement de la durée, expression par laquelle Paul Valéry touche au plus juste de la continuité du dessin et de la danse, Dominique Castell la donne à voir de manière solaire dans la boucle de l'animation qui, cadrée sur les jambes, compose des ornements infinis, des *adornos*. Le partage de l'émotion, la naissance du sentiment s'enroulent autour de la fluidité vertigineuse du mouvement.

C'est cet allègement de la réalité par la fluidité du sentiment, le continu de l'émotion que l'artiste prolonge dans ses taches, ses nuées et ses volutes. Elle va, par ses dessins, *Abrazo*, jusqu'au bout de cette confusion des éléments. *Abrazo* dit, dans le vocabulaire du tango, la manière de se prendre dans les bras, c'est-à-dire ce très bref instant, qui est déjà de la danse, où l'on cherche la *sensation* du buste de l'autre. C'est donc une étreinte tout en fluidité et en plasticité, une forme de tact qui prend la mesure d'un volume. C'est bien ainsi que procède ici Dominique Castell : la dissolution des formes mêle dans ses dessins, le soufre d'allumette, la couleur et l'eau. Les éléments prolongent de manière hasardeuse, improvisée, les formes initiées par la main, comme les danseurs improviseront à partir des pas appris pour être oubliés. Les formes bougent, tangent, s'altèrent. Moins qu'un équivalent psychique du sentiment des danseurs, c'est davantage une continuité qu'il faut y voir; *le plaisir de danser dégage autour de soi le plaisir de voir danser*, remarque encore Valéry dans sa méditation sur l'entrelacement de la danse et du dessin, et il ajoute : *la Danse engendre toute une plastique*. C'est bien ce dégagement des formes par la chaleur de la danse que nous montre Dominique Castell: les formes s'estompent, des fragments apparaissent et se perdent dans le flou de la tache. Etreinte douce et tendre de l'eau et du soufre, de l'humide et de l'inflammable.

Du schéma abstrait des lignes aveugles, des crêtes sismiques, nous sommes passés à l'abstraction de la forme troublée ; de la ligne sèche au contour mouillé. La dilution, la capillarité deviennent dans leur matière soufrée, l'équivalent informe de la danse de la flamme.

## La vague

Désordres affectifs, volutes sentimentales, tourbillons émotionnels s'abîment et s'élèvent finalement dans *La Géante*, dernier stade du sentiment où le sujet est emporté par cette vague de fond rose composée d'une multitude de lignes

infiniment légères, comme un duvet de rien.

La chaleur est à son comble et même si les traits d' *Amortissements amortissements* tentent précisément, dans un clin d'oeil à Henri Michaux, d'amortir la brûlure, de contenir l'*amor*, la fusion du dessin et du sentiment s'opère dans une vague géante. Le dessin ne représente plus, le sentiment n'orne plus : ils fusionnent comme une cataracte immense, un écoulement peigné : *Les cataractes immenses d'un très grand fleuve, qui se serait trouvé être aussi l'énorme corps jouisseur d'une géante étendue aux mille fissures amoureuses, appelant et donnant amour, c'eut été quelque chose de pareil...* (Michaux, La connaissance par les gouffres). Ou encore, dans ce poème sur la peinture, *Tableau*, qui dit au plus précis cette dissolution des formes et l'abandon érotique :

*Vie natale revenue*

*La géante tête la monstrueuse molle*

*Si près du ventre*

*Si près du tendre*

*brisant les vouldoirs*

Nous arrivons à l'orée de ce point d'ébullition dans lequel Georges Bataille voyait et brouillait l'idéal même de la connaissance : ce moment où le sujet et l'objet se confondent, se consomment, se fondent. C'est tout le sens de ce parcours proposé par Dominique Castell : l'excédent d'énergie à dépenser exige d'abord l'intensité de l'attente, l'échauffement progressif et ce point de rencontre où le sujet débordé se perd dans un sentiment devenu monde. Moment aussi où l'artiste se confond avec l'oeuvre qui devient, à son tour, pour chacun d'entre nous, l'expression de la logique désordonnée et sensible du corps. Nietzsche appelait cela le moment « *dionysiaque* » : celui où l'homme artiste cesse d'être l'artisan d'une création extérieure pour devenir dans son corps propre oeuvre esthétique. Dans l'un de ses fragments posthumes, il disait : « *L'oeuvre d'art et l'individu sont une répétition du processus originnaire dont le monde est sorti, en quelque sorte une boucle de vague dans la vague.* Le corps et l'oeuvre d'art se font monde, l'un par l'autre.

C'est ce que nous montre une Dominique Castell icarésque : l'oeuvre d'art est organique parce que le corps est d'abord l'habitation esthétique du monde. Il y a autant de réalité dans le corps qui libère le sentiment dans la force créatrice que dans l'univers, c'est comme cela que j'entends cette étrange pensée de Bataille sur le désir amoureux comme ultime *abrazo* : *L'objet du désir est l'univers, sous la forme de celle qui, dans l'étreinte, en est le miroir où nous sommes nous-mêmes réfléchis.*

Charles Floren,  
*janvier 2014*